

voire des raisons religieuses liées au rôle des descendants mâles dans les rites funéraires ou le culte des ancêtres.

Mais pour les anthropologues, il s'agit moins là d'un étroit calcul économique que d'une disposition culturelle découlant d'un système de parenté patrilinéaire et patrilocal qui fonde la famille autour de la descendance masculine. Ce système privilégie inévitablement la cohabitation des parents avec des garçons mariés qui perpétuent la lignée, alors que les femmes rejoignent au contraire le ménage de leur époux. Ce qui fait dire en Asie qu'élever une fille revient à arroser le jardin du voisin, puisqu'elle appartiendra à la maisonnée de son conjoint après le mariage.

Ainsi, dans un système foncièrement patriarcal, il peut sembler logique pour un couple de vouloir s'assurer la présence d'un garçon pour les diverses raisons sociales ou économiques citées plus haut, surtout s'il a déjà donné naissance à plusieurs filles de suite. C'est une manifestation typique de la rationalité démographique que la maîtrise de la fécondité et l'avortement sélectif ont rendue possible : fixer le nombre des enfants, mais également leur sexe.

Le niveau moyen de fécondité allant se réduisant (il est inférieur à deux enfants par femme dans la plupart des pays évoqués ici), le risque de rester sans garçon s'élève très rapidement si l'on s'en remet au hasard biologique et il concerne de fait plus d'un quart des familles quand elles ne veulent pas plus de deux descendants.

Toutefois, l'élimination généralisée des filles avant la naissance relève d'un choix decourte vue puisqu'elle va inévitablement perturber l'équilibre des sexes dans la population adulte quelque vingt à trente ans plus tard. Elle correspond même à un cas d'école de la tragédie des biens communs, situation décrite par les écologues quand tous les comportements opportunistes des individus conduisent ultérieurement à un désastre collectif du fait de la surexploitation des ressources partagées. Les forêts, l'air pur ou l'eau potable en sont des exemples emblématiques. Dans le cas qui nous intéresse, c'est l'équilibre entre les sexes qui sera la victime future des petits arrangements d'aujourd'hui avec la biologie.

■ L'AUTEUR



Christophe Z. GUILMOTO est démographe au CEPED (Centre Population et développement), à Paris, et directeur de recherche à l'IRD (Institut de recherche pour le développement). Il travaille depuis plusieurs années sur les déséquilibres de sexe dans le monde.

La faiblesse des statistiques rend encore aujourd'hui malaisée l'évaluation chiffrée de l'intensité de la sélection prénatale dans le monde. Mais les chercheurs ont dès à présent essayé de représenter ce que seront les conséquences des comportements contemporains.

Plusieurs scénarios possibles

Avec une forte fiabilité, il est en effet possible de projeter les effectifs démographiques actuels pour estimer ce que seront les populations adultes des décennies à venir et d'imaginer ainsi l'ampleur du déséquilibre à l'âge du mariage. Pour ce faire, il convient dans un premier temps de pondérer les effectifs des adultes par les taux de nuptialité par âge et sexe (voir la figure page 60). Les calculs reproduits ici portent sur la Chine et l'Inde, les deux pays les plus peuplés du monde, et parmi les plus affectés par la sélection prénatale.

Les chiffres reposent sur deux scénarios : un premier envisage une réduction rapide du *sex-ratio* à la naissance (aujourd'hui déséquilibré) et un retour à la normale en 2020 (pour l'Inde comme pour la Chine). Quoique résolument optimiste, ce scénario n'est pas pour autant fantaisiste, puisqu'il correspond à ce qui a été observé en Corée du Sud : le *sex-ratio* à la naissance, après une forte hausse durant les années 1980, a commencé à baisser à partir de 1995 et il est aujourd'hui repassé à un niveau biologique. On ignore encore les raisons exactes de ce retour à la normale en Corée du Sud (simple effet du changement social et de l'amélioration de la condition féminine, ou impact des politiques introduites pour interdire la sélection prénatale ?) et si elles s'appliqueront à la Chine ou l'Inde.

Un second scénario reconstitue ce qu'auraient été ces deux populations en l'absence de déséquilibre des naissances depuis les années 1980. Il permet d'évaluer l'effet propre à la hausse contemporaine de la masculinité des naissances.

On constate sans surprise la hausse inévitable du surplus d'hommes parmi les adultes, excédent qui atteindra son pic en 2025 dans les deux pays concernés ; ce pic découlant de celui du *sex-ratio* des

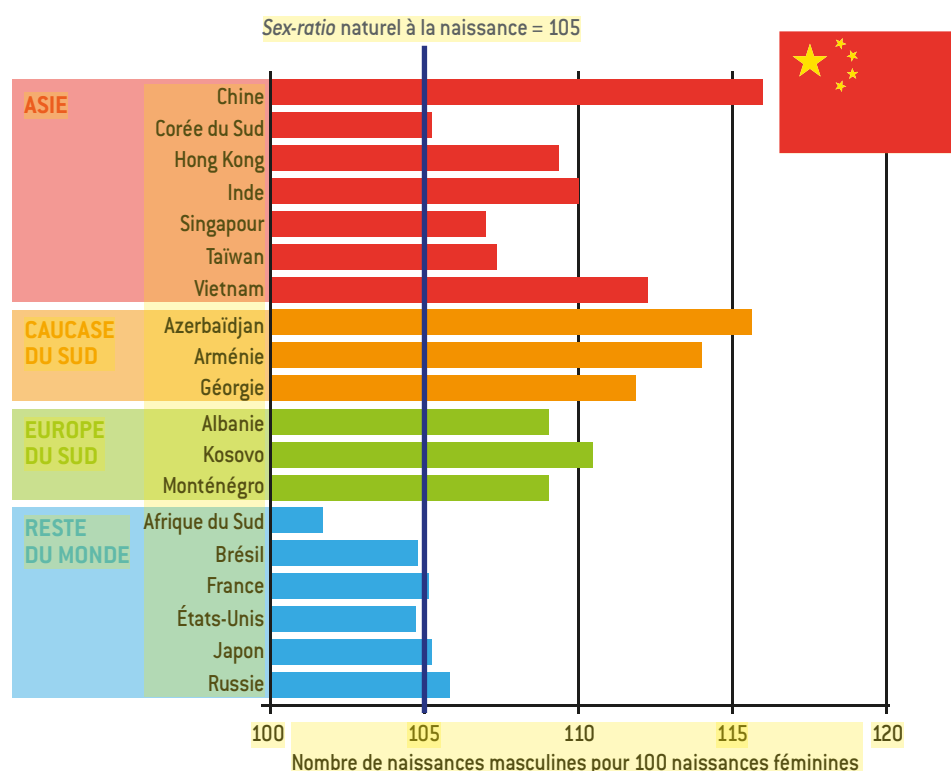
L'équilibre
entre
les sexes
sera la victime future
des petits arrangements
d'aujourd'hui
avec la biologie

LA MASCULINITÉ DES NAISSANCES : LE BIOLOGIQUE ET LE SOCIAL

L'une des premières découvertes de la statistique démographique fut le léger surplus de naissances masculines observé par John Graunt dans la population de Londres au XVII^e siècle. Tous les chiffres recueillis par l'état civil depuis cette date ont depuis confirmé ce surcroît masculin. Cet invariant biologique, propre à l'espèce humaine, ne connaît que de faibles fluctuations autour des valeurs de 104-106 naissances masculines pour 100 naissances féminines. Seules les populations originaires d'Afrique subsaharienne – qu'il s'agisse de pays comme l'Afrique du Sud ou des Afro-Américains aux États-Unis – se démarquent légèrement avec un *sex-ratio* à la naissance souvent égal ou inférieur à 103. Pourquoi naturellement naît-il plus de garçons que de filles ? La réponse est loin d'être claire, l'explication proprement biologique de ce niveau restant assez floue, mêlant des observations évolutionnistes sur la surmortalité des

garçons qui aurait dans le passé requis un correctif biologique et des considérations encore mal établies sur les liens contemporains avec l'âge à la procréation ou les effets environnementaux.

Au sujet de l'augmentation récente de la proportion de naissances masculines en Asie et en Europe orientale (voir le tableau ci-dessous), on trouve des explications sociologiques beaucoup plus convaincantes : on observe dans ces sociétés patriarcales un réel sexisme familial, exacerbé par la baisse de la fécondité, qui pousse les parents à faire des choix drastiques sur la composition sexuée de leur progéniture. Un choix rendu possible grâce aux techniques de diagnostic prénatal développées depuis les années 1970 (amniocentèse, échographie, techniques d'analyse sanguine précoce...) qui permettent aux familles, via l'avortement sélectif, d'éviter une naissance si le sexe du fœtus ne leur convient pas.



naissances, vingt ans plus tôt. La courbe devrait ensuite s'abaisser si, et seulement si, la masculinité des naissances diminue bien d'ici à 2020. Dans le cas contraire, le *sex-ratio* adulte se maintiendrait aux niveaux actuels, proches respectivement de 110 et de 120 en Inde et en Chine, et conduirait d'ailleurs à une crise démographique encore plus grave. Cette hypothèse catastrophiste nous paraît improbable, car un aussi fort déséquilibre sera en effet

« insoutenable » à moyen terme pour des raisons démographiques et sociales (non-reproduction familiale).

Pour autant, comme on le voit sur les prévisions présentées ici, le *sex-ratio* des adultes ne devrait pas revenir à un équilibre parfait après la crise et restera proche de 105 en Chine comme en Inde, en dépit de l'effet de la mortalité des garçons depuis la naissance qui devrait l'abaisser. Pire : quand on examine les chiffres du *sex-ratio*

adulte après 2065 de ces deux pays en l'absence de sélection prénatale du sexe, on note une hausse sensible. D'où vient cette augmentation ? D'un effet complexe des structures démographiques, lié notamment à la baisse prévue du nombre des naissances et aux écarts d'âge au mariage, les hommes épousant des femmes plus jeunes, nées par conséquent dans des générations moins nombreuses. Un exemple pour fixer les idées : entre 2000 et 2010, la population